

MUR 1771

Quarante-sixième

LETTRE OUVERTE aux Ecrivains de Belgique

Equinoxe du printemps, 1964.

Mes chers confrères,

Il faut que je vous le dise : vous me désolâtes ! Comment, je commets une erreur, à mon avis inexcusable, et vous ne dites rien ! Des erreurs, les meilleurs en commettent : voyez nos gouvernants. Ils croient aux erreurs fécondes et c'est pourquoi ils ne les redressent point. Mais les hommes qui, chez nous, manient la plume, fût-elle un stylo ou une machine à écrire, se refusent les libertés du pouvoir. Toute faute n'est-elle pas toujours dénoncée avec vigueur ? La moindre coquille ne provoque-t-elle pas de sourcilleux soupçons ? Or, si vous fûtes nombreux à partager mon enthousiasme pour cette duchesse qui nous honore de son blason, personne parmi vous n'a relevé mon erreur. N'ai-je doté notre Académie d'un âge ridicule pour sa solennité ? Je lui donnai vingt-cinq ans quand cette bonne vieille chose en compte quarante-trois ! En vérité, je m'étais trompé de vitrine. C'était une autre Académie qui fêtait cet anniversaire printanier.

Qu'aucun académicien n'ait réagi me navre. Ce n'est pas gentil pour Jules Destrée. J'en profite pour lui rendre hommage. Emule de Richelieu, il nous dota de notre Académie ; poète, il tira

du néant l'École de Tournai. Grâce à lui, Roger de le Pasture salue Rogier van der Weyden et les Wallons y trouvent un motif exaltant pour communier avec leurs frères flamands, car, comme Antoine Clesse l'a chanté, ce ne sont là que des prénoms, Belges étant notre nom de famille.

Cette année, la Belgique, toujours fière de ses grands hommes, honorera cet artiste, mort il y a quatre siècles, en lui dédiant une série de timbres. C'est un moyen moderne, et d'une efficacité certaine, pour glorifier quelqu'un. C'est, de surcroît, un moyen avantageux. Alors que toute commémoration, fût-ce un simple anniversaire, est fatalement onéreuse, l'Etat, toujours soucieux des deniers publics, réussit à en faire une affaire. Et c'est pourquoi la Belgique fête philatéliquement tant de grands hommes. Il s'y ajoute un côté didactique, non négligeable. Songez aux grands hommes inconnus. Il n'y a guère, la Belgique honora de la sorte un abbé dont nul ne sut me dire les hauts faits, mais je vis, je l'avoue, dans un milieu d'ignorants. Est-il meilleure preuve de la valeur pédagogique de l'initiative ?

Une parenthèse, à propos de ce maître de l'École flamande, natif du Hainaut et peintre officiel de la ville de Bruxelles. C'est un exemplaire unique du Belge intégral. Saluons-le. Reste à savoir comment la capitale doit nommer ce serviteur célèbre. Comment choisir entre la chair wallonne et le poisson flamand ? Rogier van de Pasture, ou Roger de le Weyden ? Evidemment, nous, promeneurs du Bois Sacré, nous pouvons laisser la solution aux esprits éminents qui nous éclairent, tout en nous gouvernant d'une main sûre. Ma sollicitude n'en va pas moins aux Bruxellois, ces ilotes repoussés par les deux communautés qui font le charme de la Belgique. Des ethnies, comme on dit de nos jours, dont l'idéal est la pureté. Une pureté limitée, s'entend. Trop de sperme s'est éparpillé, telle la graine que le vent emporte, sans souci des frontières tracées par les hommes ; mais comme l'a dit Saint Paul : « Tout est pur pour ceux qui sont purs. » La pureté du sang n'est plus qu'un mythe cher aux racistes et aux nationalistes délirants. Ce sont là des doctrines que nous repoussons avec décision, car nos mouvements tant wallon que flamand ont cette grande force



d'être nationalistes sans vouloir l'être tout en l'étant. Ils sont pareils à ces pacifistes qui tiennent toujours leur poudre sèche. Citons à ce titre le trophée P.H. Spaak, qui récompense la meilleure batterie d'engins téléguidés, lesquels engins sont destinés, en principe, ainsi que chacun sait, à imposer la paix par le truchement de la guerre. Nuances !

Comme l'a dit Paul Verlaine :

« Car nous voulons la nuance encor,
pas la couleur, rien que la nuance,
Oh ! la nuance seule fiancée
Le rêve au rêve et la flûte au cor ! »

Mais laissons cela. Après vous avoir dit ma navrance, il me faut, mes chers confrères, vous faire part d'une nouvelle estomirante. L'Etat, sans que je l'eusse sollicité le moins du monde, m'a gratifié d'une subvention. Oui, vous avez bien lu, une subvention. Comme le même Etat m'avait prié de participer dans une légère mesure aux frais de son lourd ménage, je lui ai remis aussitôt la somme reçue.

« Celui qui ne peut plus éprouver ni étonnement ni surprise est pour ainsi dire mort », a dit Albert Einstein et il a sans doute raison. Je suis demeuré pantois, c'est donc bon signe. Pantois de cette sollicitude car, la chose est spécifiée, l'Etat entend m'encourager. Il l'affirme noir sur blanc.

Vous voyez qu'il ne faut pas se plaindre. Des années durant, j'ai vanté l'excellence de nos institutions culturelles et loué les défenseurs officiels de nos lettres. J'ai soutenu que l'argent était dépensé d'une manière fort judicieuse, et, si je ne craignais de verser dans l'immodestie, j'oserais dire que j'en suis depuis peu un exemple vivant. L'Académie, le Fonds des Lettres, la commission des achats, les services administratifs, tous ces organes forcent l'admiration et fonctionnent à merveille. Si j'ai pu faire de légères remarques, ce fut uniquement dans le but de servir, de rendre plus huilés, s'il se peut, des rouages qui ronronnent d'une façon si harmonieuse.

Ah, ce vain souci de la perfection, de quelles bêtises ne nous accoucha-t-il pas ! « La véritable perfection d'un homme réside,

non dans ce qu'il a, mais dans ce qu'il est » a dit très justement Oscar Wilde ; mais voilà, nous sommes trop impatients. Et nous voulons être servis les premiers, oublieux que l'ordre importe avant toute chose. La littérature n'est pas le buffet d'une réception officielle. Que chacun ait son tour, sinon avec dignité, du moins avec patience. D'abord les Académiciens. D'aucuns ont charge de famille, — j'entends dans le secteur qui nous occupe — une femme, un fils, une fille, un gendre, et il faut bien que tout le monde vive. Suit la cohorte des académisables, parmi lesquels certains occupent des places qui sont, en quelque sorte, les avenues de l'immortalité. Il y a, enfin, la tourbe des autres. « Quand même le chemin qui mène à l'ordre semblerait tortueux, il faut le prendre, il n'y en a point d'autre. » Schiller avait bien raison, aussi ai-je toujours loué tout l'appareil protecteur de nos lettres et mes timides réserves, je le répète et j'y insiste, m'étaient uniquement inspirées du désir de bien faire. Jamais l'idée ne m'a effleuré de médire de qui que ce soit. Et voilà.

Il y a une morale à cette histoire : Il faut être bon pour les animaux.

ROGER AVERMAETE.